

L'imprévisible voyage

Lise Gaboury-Diallo

Number 141, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1398ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

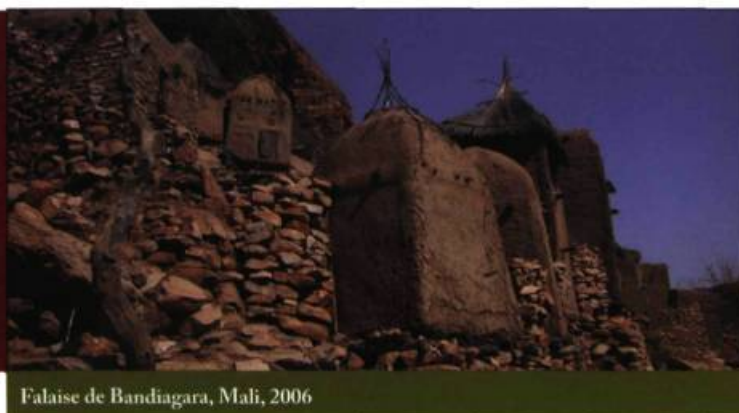
0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaboury-Diallo, L. (2008). L'imprévisible voyage. *Liaison*, (141), 15–16.



Falaise de Bandiagara, Mali, 2006

LISE GABOURY-DIALLO

LA PLUPART D'ENTRE NOUS ont entrepris au moins une fois dans leur vie un voyage. Le fait de se déplacer, d'errer, de vagabonder, est naturel, inné, nécessaire. Il s'agit de changer de lieu, de changer de repaire, de recommencer. La plupart d'entre nous ont entrepris au moins une fois dans leur vie un voyage. Le fait de se déplacer, d'errer, de vagabonder, est naturel, inné, nécessaire. Il s'agit de changer de lieu, de changer de repaire, de recommencer. Mais pourquoi voyager? Pourquoi explorer de nouvelles frontières? Pour se renouveler? Pour se nourrir de découvertes, d'étonnement et de réflexion face à notre curieuse et avide fascination, voire recherche de l'inconnu? On déménage pour changer de cadre, pour se changer les idées. On se déracine par amour, pour raison de santé, pour un nouvel emploi, pour poursuivre ses études. On part en quête du mieux ou pour fuir le pire. Pour chacun, l'entreprise se révèle unique, comme une empreinte digitale. L'expérience n'est jamais identique, non plus, d'une fois à l'autre... Et, c'est cela justement qui rend la démarche du voyageur, sa folle et capricieuse idée de vouloir se départir du connu, du confort, si alléchante.

Or il y a voyage, mais il y a aussi Voyage : cette volonté récurrente d'entreprendre une sorte de cure de l'intérieur. Et ce déplacement est de tout autre nature. On veut se dérober à tous nos points de repère usuels, peut-être pour se trouver justement face à soi-même et assouvir cette faim incontrôlable de la nouveauté qui nous dévore, nous lance des défis, nous secoue et nous ébranle. Catapulté dans le monde lors de notre naissance,

nous nous jetons dans un univers aux bornes changeantes quand nous partons explorer l'inconnu. Et, comme plusieurs personnes, je ne puis résister au chant des sirènes. J'aime plier bagages et partir au loin.

À l'instar de René Despestre, qui se qualifiait récemment de « métisserand des lieux », j'aime cette idée du métissage constant et invisible de l'individu qui survient au contact avec l'autre. Je vois dans la mouvance du voyageur une sorte d'accomplissement de la métaphore onirique de notre statut éternel : je m'en vais toujours ailleurs pour arriver quelque part. Alors, partir pour venir crée une sorte d'équilibre entre moi et l'autre, entre l'ici familier et l'ailleurs mystérieux. Cet accomplissement de la déliaison d'avec le stable et le connu permet justement la découverte lorsqu'on veut bien se prêter au jeu et s'ouvrir à la présence du différent.

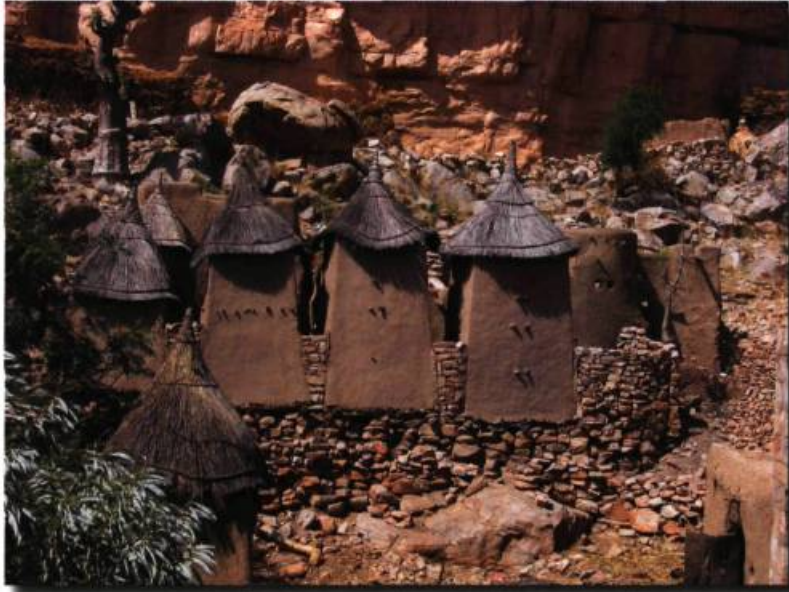
Voyager, c'est parfois comme vivre dans un conte de fées. Bruno Bettelheim disait que d'un point de vue psychologique raconter une histoire à un enfant lui permet d'accéder à une autre réalité, certes allégorique, mais qui lui permet néanmoins de s'identifier à un héros ou à une héroïne. Ce protagoniste, comme le voyageur perpétuel que nous sommes, transgresse certaines bornes, et ce dépaysement momentané nous offre également des occasions de surmonter des obstacles, d'affronter nos angoisses, de trouver des solutions à nos problèmes. Le Voyage nous permet parfois de trouver des moyens pour nous épanouir et nous actualiser pleinement.

Le travail de rupture que présuppose un grand Voyage indique que nous som-

mes prêts à gommer les certitudes et les habitudes que nous avons acquises. Ou tout au moins à les remettre en question, si ce n'est sérieusement les critiquer. Car, quand le voyageur se trouve véritablement dans un nouveau contexte, plongé dans une culture avec ses propres us et coutumes, il ressent vivement la « mort » de sa quotidienneté banale, il vit dans une sorte de hors-temps qui peut être terrifiant ou libérateur, et souvent très stimulant. Ainsi, lorsqu'on Voyage, l'esprit se trouve face à de nouveaux seuils à franchir. Certains moments, nous les vivons comme une synapse de fulgurance, d'autres nous font languir. Toutefois, le paradoxe demeure : quand nous partons très loin, nous sommes à proximité de l'ailleurs, et notre monde de toujours se trouve inversement très lointain, comme déconnecté de nous.

Voyager pour vivre un grand Voyage, c'est une sorte de traumatisme que certains d'entre nous s'imposent pour justement vivre une transformation de l'intérieur. Né sans doute du plaisir de partances réussies, cet aboutissement dans l'insolite nous mène au détachement et au déracinement. Chaque départ devient alors une mise à distance nécessaire que nous vivons sans la comprendre réellement, comme une sorte d'avidité de vouloir renaître continuellement peut-être. Le voyage permet un enrichissement de notre imaginaire mémoriel, mais surtout une mise à nu de soi. On dit que voyager est un enrichissement et un apprentissage de la vie, et j'y crois. Peut-être ce nomadisme permet-il à l'explorateur de comprendre que toute la vie n'est que pèlerinage et que peu importe la voie choisie, toutes





Huttes pour le grain, Dogon, Mali, 2006

mènent irrévocablement vers autrui. Comme l'oiseau migrateur, peut-être acceptons-nous la restitution d'une part de notre humanité en voyageant. Notre instinct grégaire, humaniste, poétique s'exprime dans cet effort d'expérimenter avec la discontinuité et la fragmentation de nos horizons.

Voyager pour le plaisir du Voyage? Parfois oui, parfois non. Car le voyage est protéiforme, simple, compliqué, complexe, accidentel, accidenté, imposé, évité, réussi, raté, solitaire ou vécu en monogamie, ou même en tribu... Bref, les connotations sont aussi multiples et disparates que les cartes postales que nous recevons en guise d'invitation à partager momentanément une expérience figée et rarement fidèle à la réalité.

Dépaysement. Cette autre facette d'un monde, d'un pays, d'une région, d'un continent, comme une autre planète, que l'on découvre avec un regard ébahi. Une langue incompréhensible. Des mœurs étonnantes. Des paysages indescritibles. On puise dans ses souvenirs pour reconstituer ce goût de l'exotique, cet émerveillement spontané devant une sensation, souvent éphémère, mais à vous couper le souffle.

Déception. Le voyage, c'est parfois pas du tout ce à quoi on s'attendait. C'est un endroit sombre, sale, inquiétant. C'est une souffrance, une torture même. C'est un tiraillement continu, un regret, un désir surtout de se hâter pour quitter l'abîme où on ne veut plus jamais remettre les pieds.

Énervement. Le voyage, c'est l'angoisse des préparatifs qui fait monter la tension. Nous ne sommes pas tous bohèmes de nature, et l'adrénaline fait réagir les individus différemment. Trépidation des horaires à respecter: l'avion, le train, le taxi ou la navette à ne pas rater. Fatigue aussi, les nerfs à fleur de peau. Lessoufflement dû aux bagages encombrants à traîner partout avec soi. Les condiments de notre vie sont lourds à porter... Et l'activité fébrile d'avant le déplacement, suivie par l'épuisement après... autant physique qu'émotif et intellectuel. Ce décalage des muscles et du squelette, cette courbature de l'esprit. Ce corps plus ou moins arrivé à destination, mais la conscience perdue, comme un sac en transit. Elle accuse un certain retard, mais arrive enfin, au grand soulagement du voyageur.

Retrouvailles. Parfois. Pertes, des fois. Nous sommes, pour nos hôtes, des invités spéciaux, venus de loin, surgis du passé.

Réceptions et visites. Et grandes nostalgies aussi. Être reçu à bras ouverts comme de la royauté. C'est alors le grand bonheur, tels les petits plats dans les grands, une extravagance après l'autre. Tout est permis: tout nous enchante, nous inspire, nous rend joyeux. Ou, au contraire, c'est l'énormité de la déception, l'amertume âcre et étriquée qui nous suffoque et nous écrase de tout son poids. Nous pataugeons, nous sombrons d'un délire à un autre, nous nous enlisons dans la tristesse. Le malheur se vit partout pareil en ce monde.

Dérives. On vogue dans un flot, anonyme parmi tant de voyageurs inconnus qui avancent comme nous vers leur destin. Devenir invisible, détaché de tout. Ouvert à l'inattendu, au providentiel. Ressentir autrement l'aurore, le crépuscule, les saisons qui dévalent. Recevoir ce sourire d'un étranger qui nous côtoie. Regarder le temps, jamais anodin, qui s'éclot. Voir autrement. Voir ce que d'autres ne voient qu'à la télévision ou dans les revues. Se frotter aux autres. Les sentir, frôler de plus près leur réalité. Recueillir dans une oreille attentive un accent, une tonalité, une musique. Une voix.

Déroute. Souvent... Se sentir parfaitement et profondément désorienté. Avoir perdu l'étoile, le nord, notre axe singulier, configuré de certitudes cardinales. Point de bascule. Non, ce n'est pas une folie, le Voyage. Ni même une intoxication ou une drogue. Voyager, c'est une incartade ressentie non comme un simple exercice de détente, mais comme un privilège, voire comme le droit d'accéder à toutes les vérités possibles. C'est un élan calculé pour vivre la nouveauté non par procuration mais par obligation. En fin de compte, le fait de partir, de revenir pour repartir encore constitue sans aucun doute un cheminement salutaire qui permet à chacun de renaître et de se recréer autrement dans l'ici et l'ailleurs. Se connaître. Connaître autrui. Et se reconnaître surtout. Même, et je dirais même surtout, quand on se perd... ||

Professeure au Collège universitaire de Saint-Boniface, Lise Gaboury-Diallo signe 5 recueils de poésie: Subliminales (Blé, 1999), transitions (Blé, 2002), Poste restante: cartes poétiques du Sénégal (Blé, 2005), Homestead, poèmes du cœur de l'Ouest (Nouvelle Plume, 2005, texte pour lequel elle remporte le premier prix des Prix littéraires Radio-Canada 2004, catégorie poésie française) et L'endroit et l'envers, (L'Harmattan, sous presse).